

Théophile GAUTIER Le Capitaine Fracasse

adapté
par Charles
Milou



Textes
en français
facile

Hachette

Les
Textes en français facile
vous plaisent. Alors vous aimerez lire

passé-partout
la revue française pour la jeunesse du monde.

Chaque mois, 16 pages écrites en français facile par des journalistes tout spécialement pour vous.

Les récits et les jeux, les sciences et les spectacles, les reportages, le sport, les actualités, les histoires drôles, les pages de culture.

passé-partout

vous plaira d'un bout à l'autre!

Vous voulez **savoir** comment vivent les jeunes Français?
Vous voulez **apprendre** le français tel qu'on le parle?
Vous voulez **connaître** la France?
Alors, il faut absolument lire

passé-partout.

Dites à votre professeur de demander un spécimen de

passé-partout
et les conditions d'abonnement en écrivant à :

passé-partout
79, Boulevard Saint Germain, Paris-6^e



Table des matières

Pauvre château, triste seigneur!	5
L'Auberge du Soleil bleu	17
Attaqués par des fantômes.	20
Sous la neige	25
Un nouveau comédien	30
Une tête dans une lucarne.	32
Où l'épée de Sigognac donne des ailes à quatre coquins.	33
Duel près du Pont-Neuf.	34
Un enlèvement bien préparé.	37
Où Vallombreuse réapparaît.	42
Sigognac passe à l'attaque.	42
Où Vallombreuse retrouve Sigognac	47
Chiquita change de maître.	48
Un bonheur ne vient jamais seul.	50
<i>Lexique</i>	52
<i>Jeux et exercices</i>	55

Dessins de PUIG ROSADO

RÉFÉRENCES DES ILLUSTRATIONS

Documentation Hachette pp. 2, 4.

Le Capitaine Fracasse



THÉOPHILE GAUTIER

*Le Capitaine
Fracasse*

Roman adapté en français facile
par Charles Milou

LIBRAIRIE HACHETTE
79, boulevard Saint-Germain, Paris VI^e



CARTE D'IDENTITÉ

Titre	Le Capitaine Fracasse
Auteur	Théophile Gautier
Série	Récits
Age des lecteurs	A partir de 11 ans
Nombre de mots	Environ 1 300

© Librairie Hachette, 1971.

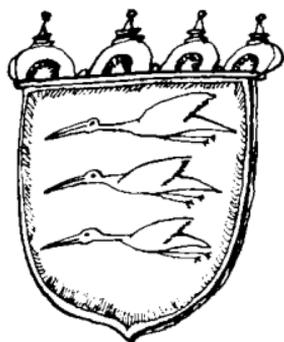
La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivant du Code Pénal.

Pauvre château, triste seigneur!



Louis XIII (1601-1643)



un blason

Au temps du roi Louis XIII, le voyageur curieux pouvait apercevoir entre Dax et Mont-de-Marsan, en Gascogne, le château du baron de Sigognac. Vu de loin, avec ses deux tours rondes aux toits pointus et ses vieux murs de pierre grise à moitié couverts de lierre*, le château semblait encore très convenable pour un petit noble de province.

Mais de près, tout changeait! Le chemin qui allait de la route au château n'était plus qu'un sentier à moitié caché sous les ronces* et les herbes. Les tuiles des toits, cassées ou emportées par les orages, laissaient passer le vent et la pluie. Les murs n'étaient pas plus solides; par-ci par-là, de grosses pierres avaient roulé par terre et quelquefois même, des morceaux de murs tout entiers. Des douze fenêtres de la façade*, quatre seulement avaient encore des vitres; les autres étaient depuis longtemps bouchées par des planches. Au-dessus de la porte, on voyait, presque effacé, un blason gravé dans la pierre : celui des barons de Sigognac.

Une fois passée la porte à gros clous de fer, on entrait dans la cour intérieure, toute pleine de mauvaises herbes et de ronces; cependant, au fond, on apercevait un jardin où poussaient quelques légumes. Les arbres fruitiers donnaient-ils encore des fruits? on ne saurait le dire. Même la Pomone en marbre qui ornait le fond du jardin n'avait plus, dans sa corbeille*, que des champignons noirâtres et des paquets de mousse verte.



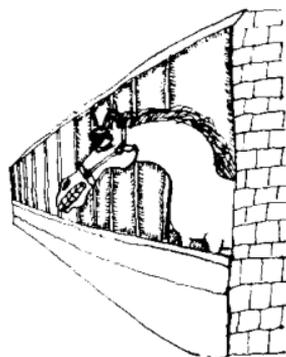
Pomone

L'habitation* avait deux étages; au rez-de-chaussée, dans l'aile gauche, c'était la salle des gardes et les écuries; autrefois, plus de vingt chevaux y trouvaient place facilement; maintenant, un seul y logeait, si maigre qu'on lui voyait les os sous la peau.

A quelques pas, un vieux chien dormait, plus maigre encore que le cheval!

Dans l'aile droite, une large porte ouvrait sur la seule pièce un peu vivante de ce château pareil à celui de " La Belle au bois dormant " : la cuisine; on n'y voyait pas de meubles mais, dans un coin, un matelas* rempli de feuilles sèches et une couverture de laine grise : c'était là le lit du domestique.

Un maigre feu léchait de ses langues jaunes la plaque de fer de la vieille cheminée aux pierres noircies. Une grosse marmite pendait à la crémaillère et, de minute en minute, un peu de vapeur s'échappait du couvercle.



*un seul cheval
y loge*

Au premier étage, on arrivait, par une galerie décorée de tableaux poussiéreux — les ancêtres du baron —, à deux pièces encore habitables : la salle à manger et la chambre à coucher. C'est là que vivait



Sigognac. Des peintures à moitié effacées, des tapisseries usées et trouées par endroits, des tentures décolorées* déco- raient, si on ose dire, ce triste logis.

Oui, vraiment triste logis pour un seigneur.

Mais revenons à la cuisine où la mar- mite bouillait toujours, ce qui montre bien que les fantômes n'étaient pas les seuls habitants de ce château!

Bientôt, un bruit de pas se fit entendre, le pas lent et fatigué d'une personne âgée : c'était Pierre, le vieux domestique du baron. Il entra dans la pièce et le chat de la maison vint à sa rencontre. Pierre se pencha vers la pauvre bête, si vieille qu'elle avait perdu presque tous ses poils.

— Alors, Belzébuth, tu viens dire bon- jour à ton vieux camarade? Tu es heureux de me revoir, bien sûr, mais je pense que tu es plus heureux encore de voir que l'heure du dîner approche, hein! Il est plus de sept heures, le maître ne tardera* pas.

Comme il disait ces mots, le vieux chien, Miraut, se mit à aboyer joyeusement; le cheval, lui aussi, avait entendu son maître et frappait du sabot* le sol de l'écurie.

— Voilà le baron, dit Pierre, en jetant un fagot* de branches sèches dans la che- minée.

C'était le baron, en effet; il entra, suivi du bon Miraut qui sautait de joie aussi haut qu'il pouvait le faire avec ses vieilles pattes.

Le lecteur pensera sans doute que le moment est venu de faire ici le portrait du baron de Sigognac. Nous ne le ferons pas attendre plus longtemps.



C'était un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, mais qui en paraissait bien trente, car la misère l'avait mûri*. Ses cheveux, très noirs, tombaient le long de ses joues maigres. Son visage était beau; cependant, la bouche et les yeux montraient une grande tristesse, la tristesse d'une vie sans espoir. Certes, on devinait dans son corps de la force et de l'adresse: mais tous ses mouvements étaient ceux d'un homme fatigué, qui n'a plus de plaisir à rien.

— Voilà le repas, dit Pierre, en enlevant la marmite de la crémaillère.

Pauvre repas! du bouillon* de chou versé sur du pain et quelques morceaux de lard*, plat que l'on appelle garbure, en Gascogne. Ajoutons à cela un peu de fromage de chèvre et voilà tout le menu du baron de Sigognac!

Assis à sa gauche et à sa droite, Belzébuth et Miraut, qui ne quittaient pas leur maître des yeux, recevaient de temps en temps une bouchée de pain ou un petit morceau de lard.

On se demandera, devant les marques d'une si grande pauvreté, comment les Sigognac étaient tombés si bas.

C'est que cette noble famille avait été riche dans le temps, et même une des plus riches de la région; mais les ancêtres de notre héros avaient dépensé toute leur fortune, les uns dans les guerres, les autres, au jeu ou dans les fêtes. On comprend donc pourquoi le dernier des Sigognac se trouvait sans amis, sans emploi*, sans fortune.

Tout enfant, il avait perdu sa mère, morte sans doute de tristesse. Son père



un portrait





un noble



un bourgeois



un paysan

l'avait élevé durement, avant de rejoindre son épouse dans le tombeau de ses nobles ancêtres.

Certes, Sigognac avait encore quelques cousins dans la région, et surtout une cousine, belle comme le jour. Mais il était trop pauvre pour les inviter, ou pour venir à leurs chasses ou à leurs fêtes; il vivait donc seul, sans espoir de sortir jamais de sa misère.

Ce soir encore, notre jeune et malheureux seigneur, assis devant la cheminée de sa chambre, rêvait, l'esprit plein de noires pensées.

Un bruit venu de la cuisine lui fit lever la tête : pourquoi Miraut aboyait-il si fort? et qui donc, maintenant, frappait au grand portail*?

Sigognac se leva et descendit l'escalier dont les planches usées craquaient* sous ses pas. La flamme de la chandelle* tremblait dans le vent et faisait danser sur les murs des ombres menaçantes.

Arrivé au bas, il baissa la grosse barre de fer rouillée qui fermait la porte, poussa le battant de bois et se trouva nez à nez avec un bien étonnant personnage!

Imaginez un crâne* couleur de vieux beurre, qui brillait sous la lumière et la pluie, un visage pâle, des cheveux gris collés aux tempes, un nez énorme* et rouge en forme de pomme de terre, et tout couvert de petites taches violettes, une bouche aux lèvres épaisses, un menton planté d'une barbe aux poils raides comme du crin*. Le baron croyait voir une de ces figures grimaçantes* que les artistes du Moyen Age sculptaient aux murs des cathédrales.

Cette tête ridicule*, où se voyait pourtant un sourire aimable, surmontait un corps maigre enveloppé d'un large manteau noir qui tombait jusqu'aux pieds.

Notre homme avait salué et commençait un long discours.

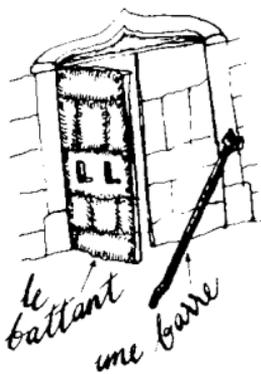
Sigognac l'arrêta.

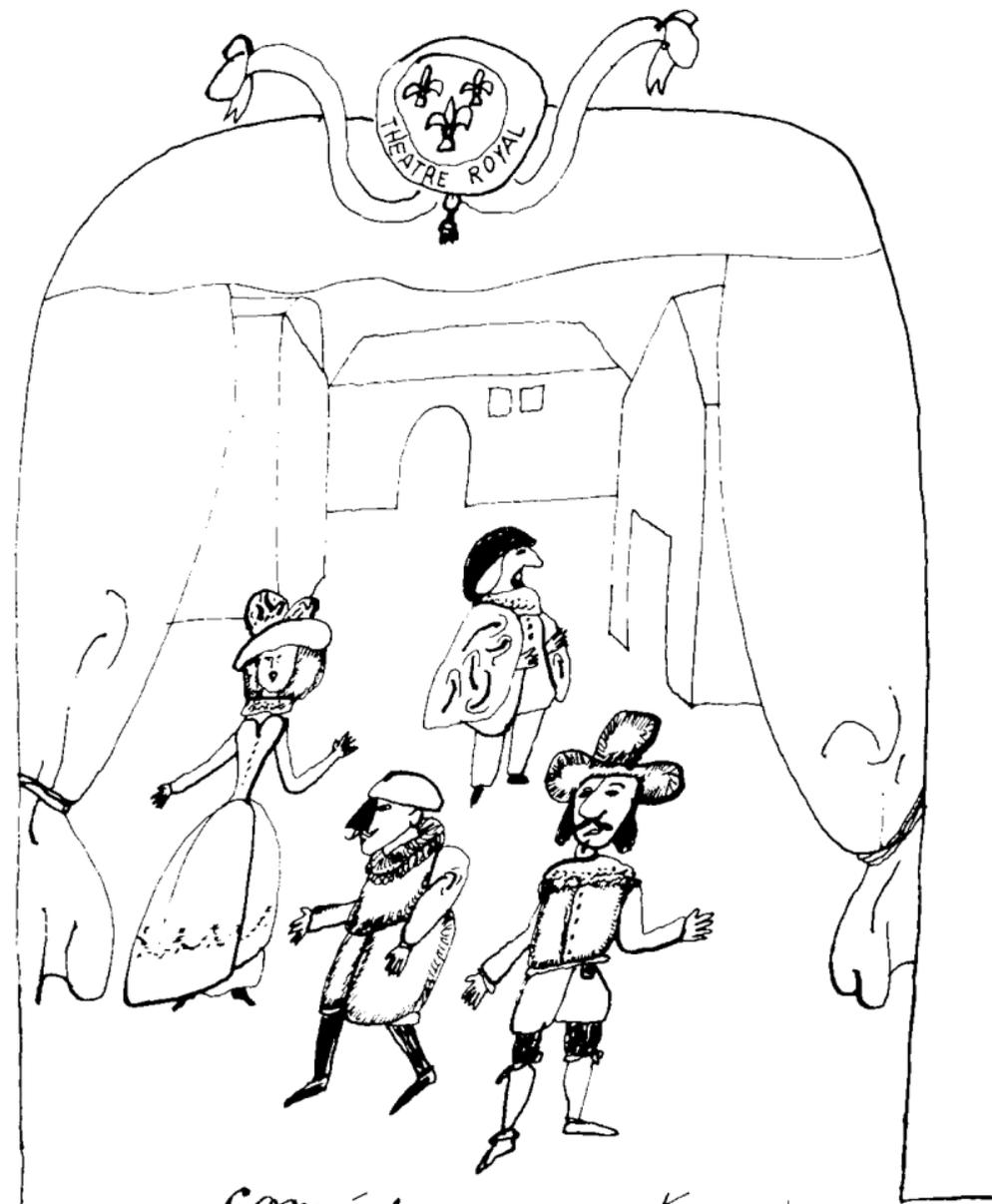
— Il pleut, Monsieur, et ce n'est pas l'heure des discours. Que voulez-vous?

— L'hospitalité*, Monseigneur; nous sommes une troupe de comédiens, qui déplaçons notre théâtre de ville en ville; la pluie nous a retardés et, dans la nuit, nous sommes trompés de chemin.

— Comme vous le voyez, répondit Sigognac, mon château n'est pas un palais et je n'ai pas grand-chose à vous donner. Mais, par cette pluie d'orage, on est mieux chez moi que dehors. Entrez donc, je vous en prie.

Pendant ce temps, Pierre avait allumé la lanterne*; on voyait maintenant une charrette* tirée par des bœufs, dont les roues





comédiens (acteurs)

étaient à moitié enfoncées dans la boue*
 Tout autour, des formes sombres s'agi-
 taient*. C'était le reste de la troupe, que nous
 allons vous présenter sans plus attendre.

L'homme qui avait frappé à la porte
 était Blazius, le Pédant, faiseur de beaux
 discours, comme vous avez vu. Près du
 chariot, le Matamore, appelé encore
 Tranche-Montagne, poussait à la roue :
 militaire à l'air terrible, aux longues
 moustaches, traînant derrière lui une inter-
 minable* épée; ses rôles le montraient
 criant toujours très fort et toujours prêt
 à se battre... quand il n'y avait pas de
 danger. Léandre, le beau Léandre, jeune,
 aimable et aimé des dames, se tenait, lui,
 loin du chariot. Il surveillait sans arrêt
 son costume, ses rubans, les longues
 boucles noires de ses cheveux. Il avait
 la peau blanche, les dents belles, et sou-
 riait pour tout et pour rien. Les hommes ne
 l'aimaient pas beaucoup, mais les dames
 le trouvaient très sympathique!

A l'arrière et poussant lui aussi le cha-
 riot, on apercevait Scapin, le rusé, l'adroit
 Scapin, pas très honnête dans ses rôles,
 mais si amusant! Il avait une tête de
 renard, les sourcils remontant sur le front
 en accent circonflexe, l'œil moqueur, un
 sourire presque méchant, des cheveux
 roux et coupés court sur un crâne drôle-
 ment dessiné. Mais le plus drôle* était sa
 voix, tantôt grave, tantôt aiguë, une voix
 qui rendait comiques même les mots les
 plus simples.

Près des bœufs, qu'il piquait de son
 poignard* de théâtre pour leur donner
 du courage, marchait le Tyran, gros
 homme au visage terrible, avec une barbe



Matamore



*Scapin
 ... il avait une
 tête de renard...*



Le Tyran



Isabelle



Sérafina



*la Soubrette
(la servante)*

épaisse et noire qui lui montait jusqu'aux yeux. Ses rôles étaient ceux de princes cruels et de méchants seigneurs. Mais, malgré sa grosse voix qui faisait trembler les vitres, il était l'homme le moins méchant du monde.

Et voici maintenant les dames, qui étaient quatre. La plus jeune, la plus jolie, Isabelle, avait l'air d'une jeune fille de bonne famille; elle était sagement assise au fond du chariot, entre Sérafina, belle comédienne qui jouait les rôles de jeunes reines, et dame Léonarde, la plus âgée de la troupe, tout habillée de noir. Dame Léonarde tenait maintenant les rôles de vieilles femmes, mais c'était une excellente actrice, et ses conseils étaient toujours très écoutés des autres comédiens.

Ah! nous allons oublier la Soubrette. Plus aimable que Scapin, mais aussi rusée que lui, c'était une assez jolie fille, au corps mince et souple. Ses yeux très noirs, sa peau très brune faisaient penser qu'elle était née sous le soleil d'Espagne.

Grâce aux conseils de Pierre, le chariot, enfin sorti du mauvais chemin, entra dans la cour du château. Deux minutes plus tard, tout le monde se retrouva dans la grande salle.

— Mes amis, dit Sigognac, je ne peux vous donner que la table et la vaisselle; pour le repas, hélas! je n'ai pas de quoi faire dîner une souris! Je suis seul ici, et comme vous pouvez le voir, dame Fortune n'habite pas chez moi!

— Monseigneur, dit le Pédant, n'ayez pas de peine pour cela; nous avons, par chance, tout ce qu'il faut dans le fond de la charrette!

— Bravo! dit Léandre, bonne idée! allons chercher les provisions, et si Monsieur le baron le permet et veut bien dîner avec nous, nous allons préparer le repas; ces dames mettront le couvert.

Sitôt dit, sitôt fait : chacun se mit au travail. Pierre jeta un fagot de bois mort dans le feu, et la grande salle en fut tout éclairée. Pour que la table soit encore plus belle, le Matamore apporta les chandeliers en bois, entourés de papier d'argent, qui servaient au théâtre!

Mais les plus étonnés, les plus heureux, étaient Belzébuth et Miraut : le museau* en l'air, nos deux compagnons essayaient d'attraper au passage mille odeurs agréables qu'ils sentaient pour la première fois de leur vie! Tout étant prêt, chacun prit place. Pendant un long moment, personne ne dit mot : on n'entendait que le bruit des mâchoires*; les grandes faims sont toujours muettes. Mais bientôt, le bon vin fit marcher les langues. Chacun racontait de bonnes histoires et Sigognac échangeait quelques mots aimables avec la jolie Isabelle, qui l'écoutait avec plaisir.

Cependant, la troupe était fatiguée, il fallait dormir. Les hommes prirent place dans les fauteuils de la salle à manger, et les dames se partagèrent la seule chambre un peu confortable du château, celle de Sigognac.

Au petit matin, le baron, qui ne dormait pas, vit venir la Soubrette, levée la première.

— Monsieur le baron s'est reposé?

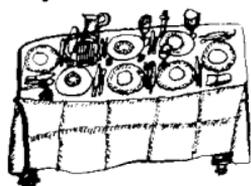
— Très bien, dit Sigognac, mais vous très mal, sans doute, et j'en suis tout plein de honte.



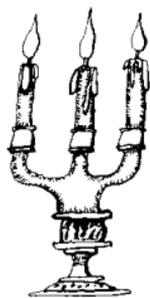
Léandre



des provisions



le couvert est mis



un chandelier